

BYZANTINISME

Je ne sais si cela est dû aux alternatives violemment désagréables de la température tantôt tropicale et tantôt nordique — quelque chose comme la « glace frite » des desserts chinois — mais il y a en ce moment une extrême nervosité dans les milieux artistiques et littéraires parisiens. On s'y chamaille fort sur tous sujets. Les peintres s'adonnent au jeu des scissions de Salons, avec des palabres tumultueuses, le Grand Palais ne leur suffit plus et il leur faut encore des baraquements aux Tuileries. Les écrivains se livrent des assauts, et les plus combatifs sont à leur tour houspillés par des tiers qui s'improvisent arbitres.

C'est un spectacle de printemps assez gai. J'y assiste avec le détachement d'un homme qui vit dans son coin et n'a jamais été très « gendelette ». Il faut tout de même bien se tenir au courant, professionnellement. Je suis donc aux ces débats. Mais comme, en même temps et avec un tout autre intérêt, je lis les autres colonnes des journaux, je suis frappé de l'extrême disproportion entre ces querelles intellectuelles et l'importance exacte de la situation du pays. Et j'admire le byzantinisme avec lequel tous ces teneurs de plumes et de pinceaux placent au premier plan de leurs préoccupations ce qui m'apparaît infiniment petit dans l'échelle des valeurs.

J'ai fait allusion ici dernièrement au conflit qui s'était élevé entre un romancier et journaliste de solide talent et de franc caractère, Henri Béraud, et une revue parisienne. Le conflit s'étendait maintenant à presque toute la presse, n'y a plus de raison de ne pas désigner nommément *La Nouvelle Revue Française*. C'est un périodique auquel sont agrégées diverses entreprises, revue musicale, théâtre, librairie, conférence. Elle a une direction commerciale fort habile et visant au trust intellectuel. Cette revue groupe des gens de grand talent et d'autres qui en ont peu. On lui reproche avec vivacité un ton doctrinaire déplaisant.

Il y a longtemps que beaucoup de jeunes écrivains, débutants ou déjà réputés, se plaignent de la voir pratiquer l'exclusive à leur égard, ressusciter « l'esprit pion », le détestable esprit de coterie et de chapelle, avec une morgue irritante. Ils l'accusent de se poser devant le public des « salonnards » et des snobs comme l'organe représentatif et pédantesque d'une certaine « haute littérature » en dehors de laquelle rien n'existerait en France.

Les hommes de valeur dont le prestige sert cette maison y sont traités en demi-dieux, en tabous : les autres ne bénéficient que du mépris condescendant ou du total silence. Tout cela révolte la jeunesse, et elle dit leur fait à ces trissotins constitués en société d'admiration mutuelle.

Mais le point le plus délicat est la question des missions littéraires à l'étranger, organisées par la Propagande : on explique que les conférenciers choisis se trouvent presque toujours appartenir à cette firme, et on présente, à nos frais, les auteurs comme les seuls écrivains français dignes de remarque. On répond à cela que c'est pur hasard, mais enfin M. Béraud insiste opiniâtrément et il est fort approuvé, car il y aurait là un grave abus et tout au moins un fâcheux favoritisme intellectuel, les fonds de l'Etat n'étant point destinés à servir spécialement un trust. Ceci dépasse la querelle littéraire proprement dite, et conduit à d'autres réflexions, moins faites, mais plus utiles. *La Nouvelle Revue Française* ne s'occupe pas seulement de régenter la littérature et de s'ériger en tribunal suprême du talent avec une emphase que jamais, peut-être, on ne vit plus hautaine dans les Académies. Elle a une tendance politique, et cette tendance est nettement pro-allemande.

On s'en doutait déjà par un article de M. André Gide, lequel préconisait un rapprochement intellectuel avec les Boches. M. Gide est un écrivain de beau talent, nuancé, subtil, mais dont le tour d'esprit est presque aussi germanique que celui de M. Romain Rolland. Protestant, il est fort goûté en Suisse et en Allemagne, où il a une certaine influence, alors qu'en France cette influence ne s'étend guère en dehors de la firme que son intellectualité imprègne.

On avait un peu froncé les sourcils devant cette proposition de rapprochement et de « bon européenisme » : et M. Gide n'avait pas insisté, craignant de se brûler et adorant de reste la fluctuation élégante. Mais voici que M. Jacques Rivière, son élève et directeur de la Revue, vient carrément de proclamer l'urgence d'un rapprochement économique, d'un travail franco-allemand en commun, préjudicant à une alliance. L'article a été cher au cœur des Boches, qui ne pouvaient désirer mieux. C'est justement pour cela qu'il a suscité à Paris les plus énergiques protestations. On m'a convié à prendre position dans le débat : j'ai répondu que les disputes littéraires me laissaient assez froid, mais que ça, c'était important, et à examiner au plus près.

Nous ne sommes pas ici à Genève. Nous sommes en France, et en cette France qui, dans la Ruhr, tient durement tête à l'ennemi, avec les incidents et dans la lourde atmosphère que l'on sait. C'est ce moment que choisit sciemment un groupe se donnant le rôle de directeur de la jeune pensée française, pour prôner le « rapprochement économique » et mettre son trust, en somme, au service moral de l'Allemagne. Il y a là probablement pour une bonne part le

byzantinisme de gens raffinés qui, jugeant le patriotisme vulgaire, se jettent dans le pacifisme : leur subtilité reste incapable de leur montrer les Boches tels qu'ils sont, et à quelle duperie, à quelle honte leur utopie nous mènerait. Soit, mais l'heure exige le franc jeu, et que chacun prenne sur-le-champ toutes ses responsabilités, par oui ou non. Si ces écrivains ont décidé de faire de leur firme, en plein Paris, un organe de liaison franco-allemande, qu'ils en changent d'abord le titre : et dès lors quelle figure fera la Propagande si elle continue à y recruter des missionnaires chargés d'en vanter les produits ?

Voilà ce qui compte, voilà ce dont tous peuvent s'inquiéter, voilà ce qu'il faut demander et obtenir de savoir. Car le byzantinisme littéraire, c'est une amusette ; mais le byzantinisme politique, en de tels instants de la vie nationale, cela s'appelle le défaitisme — et vraiment nous l'avons trop vu !

CAMILLE MAUCLAIR.